

ECCE ROUSSEAU (Annecy - 2012)

par Odile NGUYEN

En cette année du tricentenaire de Rousseau, une bonne résolution pour 2012 consisterait à le retrouver, tel qu'en lui-même, dans sa vie et dans ses textes, au-delà des caricatures. Car personne n'a été plus déformé, plus mal-aimé. Passéiste, pleurnicheur, misanthrope, prétentieux...C'est la faute à Voltaire, et peut-être aussi à certains manuels et certains enseignants, mais l'opinion ne l'aime pas. Peut-être que c'est sa faute à lui aussi, Jean-Jacques, lui qui tenait des propos parfois déroutants, mais assumait ses paradoxes : « J'aime mieux être un homme à paradoxes qu'un homme à préjugés. »

Et pourtant, nous prétendons que nous ne perdrons pas notre temps et que nous aurons plaisir et avantage à le fréquenter. Nous croyons en une modernité et une tonicité révolutionnaires de Rousseau.

Le plus commode est de suivre le conseil de Rousseau, qui nous indique lui-même qu'il a eu dans sa vie trois périodes (inégaies), JJR étant un écrivain relativement tardif :

- 1) Une période d'avant l'écriture de ses livres, ses 37 premières années. De 1712 à 1749
- 2) La période d'écriture de ses « grands » livres : de 1749 à 1762
- 3) Ses malheurs et ses défenses : de 1762 à 1778

1) La première période :

A) Enfance : 1712-1728

Jean-Jacques naît le 28 juin 1712 à Genève, qui est une République, et dont il sera plus tard fier d'être citoyen. Il indiquera fièrement cette qualité sur *Le Contrat Social* par exemple. Il naît dans les beaux quartiers, 40 rue de la Boulangerie, l'actuelle Grand'rue. Sa mère meurt neuf jours après sa naissance, ce dont Jean-Jacques se sentira toute sa vie coupable : « Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs » écrit-il au début de ses *Confessions*. (Intus et in cute = de l'intérieur et sous la peau)

*yves ? (début des Confessions)

Toute la famille est dans l'horlogerie, mais du côté maternel, les affaires ont prospéré, on s'est embourgeoisé. La mère, Suzanne, apporte une bonne dot à son époux. Elle est cultivée, musicienne (joueuse de théorbe –une sorte de luth-) Isaac Rousseau, lui, a un profil plus bohème d'horloger intermittent, qui lâche un temps son métier pour devenir maître de danse, et abandonne pendant six ans sa femme et son premier fils, François, pour aller chercher fortune à Constantinople. JJ le qualifie à plusieurs reprises d' « homme de plaisirs ». Neuf mois après son retour naît Jean-Jacques : « ma naissance fut le triste fruit de son retour ».

Sa mère ayant laissé des livres, JJ et son père passent leurs nuits à lire des romans, puis JJ lit Plutarque à son père dans son atelier. Isaac fait la classe lui-même à ses fils. JJ est très précoce, il prétend avoir su lire à deux ans et demi, (plus probablement vers quatre ou cinq ans).

Les affaires d'Isaac Rousseau ne marchent guère, et la famille déménage pour un quartier plus populaire, rue de Coutance. JJ a cinq ans.

Mais c'est quand il a dix ans qu'advient l'événement traumatisant : le duel entre Isaac Rousseau et un capitaine français, qu'il blesse. Pour échapper à la prison, Isaac s'enfuit à Nyon, qui appartient au pays de Vaud, relevant de l'état bernois. Il échappe ainsi aux lois de sa patrie.

Il laisse ses deux fils derrière lui : François quitte sa place d'apprenti pour le chemin du libertinage. On ne le reverra jamais, bien que quelqu'un l'ait aperçu en Allemagne. Jean-Jacques est très triste. Il faisait rempart de son corps pour protéger ce frère un peu voyou des coups de son père.

JJ se retrouve en pension avec son cousin Abraham, à Bossey, à 10 km de Genève, mais en Savoie, chez le pasteur Lambercier et sa sœur Gabrielle, de 7 ans sa cadette. Abraham va remplacer le frère disparu.

C'est une période heureuse, le pasteur ne les fait pas trop travailler, et les enfants jouent dans la campagne. JJ contracte là son amour de la nature.

Ce cadre et cette liberté se retrouveront dans l'éducation d'Émile.

Il y a bien quelques punitions, qui consistent dans des fessées, administrées par Gabrielle. C'est l'occasion pour le jeune Jean-Jacques de ses premiers émois érotiques. Constatant l'effet inattendu de ses sanctions, la sœur du pasteur les supprime, au grand dam de Jean-Jacques, qui recherchera la sensation éprouvée auprès de ses maîtresses. N'osant le leur demander de recourir à ce stimulant sexuel, il se contentera de comportements de soumission : j'aimerais toujours, écrit-il, « être aux genoux d'une maîtresse impérieuse ».

Mis ensuite en apprentissage chez un graveur brutal et avare, il se console en passant ses dimanches à la campagne avec ses camarades. Mais un soir, il revient après la fermeture des portes de la ville. Fuyant la terrible correction promise par son patron, il choisit de s'enfuir, de fuguer.

B) Sur la route : 1728-1742

Il n'a strictement rien, aucun bagage, mais se sent léger.

Pour les fuyards, il y a une ressource : l'église. A Confignon, le curé de Pontvert recueille tous les égarés, et les nourrit dans le but de les convertir.

Il adresse JJ à « **une bonne dame bien charitable** » à **Annecy**.

JJ raconte magnifiquement cette rencontre, qui va être déterminante..

*LECTURE PAR YVES (Rencontre / *Confessions* livre II : « j'arrive enfin ; je vois Madame de Warens...pour capter la bienveillance de Mme de Warens » puis : « C'était un passage derrière sa maison...après la masse, j'irai causer avec vous. »

La conversion à Turin

.Madame de Warens l'envoie à **Turin, à l'Hospice du San Spirito**, où l'Église récupérait et dotait tous les miséreux, en échange de leur conversion. Certains n'hésitent pas à en faire profession, se faisant baptiser plusieurs fois.

Expérience amère pour JJ qui n'aura jamais d'autre religion que naturelle.

Il échappe de peu aux pressantes sollicitations homosexuelles d'un collègue en apostasie, et se fait tancer par les curés quand il s'en plaint. Tout cela pour un baptême à la sauvette « dans une méchante robe grise » et vingt pauvres francs, vite dépensés.

Seul dans Turin, il vend ses services. Il grave des chiffres sur de la vaisselle, connaît maintes rencontres et (més)aventures. C'est là que survient la **fameuse affaire du ruban**, alors qu'il est valet-secrétaire de Madame de Vercellis, mourante, et que tout le monde entoure pour se faire coucher sur son testament, il ramasse, par rage, par ennui, par caprice, un joli ruban rose et gris, dont il pense faire cadeau à une jeune servante, Marion.

Par malheur, on retrouve le ruban dans sa chambre. JJ accuse alors Marion de l'avoir volé pour le lui offrir, et n'en démord pas malgré les interrogatoires, et malgré les pleurs de Marion, qui perd sa place, et va peut-être tomber dans le ruisseau. Il gardera toute sa vie des remords de ce mensonge, qui aura ruiné la vie d'une pauvre fille innocente.

Congédié aussi, il erre dans Turin et se livre à l'exhibitionnisme près des fontaines où les jeunes filles viennent chercher de l'eau. Il leur dévoile, « non l'objet obscène, mais l'objet ridicule », c.-à-d. la partie charnue de son individu, où il aimerait sentir leur main...jusqu'à ce qu'une d'entre elles avise une espèce de géant qui va faire détalier Rousseau en le menaçant de son sabre. Cet incident calme pour un temps les ardeurs érotiques du jeune homme.

Retour à Annecy

Après diverses aventures, il revient à Annecy retrouver Madame de Warens. Elle décide qu'ils s'appelleront « Petit » et « Maman ». Il a rapporté d'Italie une certaine pratique qui trompe la nature, et lui évite de sombrer dans la folie.

Il s'initie à la musique, en suivant quelques cours, mais surtout en autodidacte, et c'est dans sa jeunesse la musique qui va être la grande révélation de sa vie (Il voyage à Lyon avec son professeur de musique, M. le Maître) pendant que Maman est à Paris avec son secrétaire très particulier, Claude Anet.

JJ, fuyant les avances des servantes, car il aime les demoiselles – dentelles et rubans-accompagne à Thônes deux jeunes filles, Mademoiselle Galley et Mademoiselle Graffenried pour un goûter. On boit du café à la crème. Puis JJ grimpe dans un cerisier et jette aux jeunes filles des bouquets de cerises : une fois, les cerises tombent dans le décolleté de Mademoiselle Galley. « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! » C'est une après-midi d'une grande « sensualité », qui se terminera même par un baise-main à Mademoiselle Galley. On appelle cette journée « l'idylle aux cerises ».

LECTURE PAR YVES *Confessions*

Ayant échoué à retrouver Maman à Paris, ville noire et puante, (là où il croyait trouver des palais d'or et de marbre !) il « redescend » à Lyon, le plus souvent à pied, à Lyon, où, mourant de faim, il s'apprête à dormir à la belle étoile, sur un banc de la place Bellecour, et se fait entreprendre par un taffetier, et une autre fois par un curé qui l'entraîne dans son lit contre quelques cerises à l'eau de vie, et dont il désamorçait les caresses par de fermes paroles, il en conclut : méfiez-vous du peuple de Lyon « j'ai toujours regardé cette ville comme celle de l'Europe où règne la plus affreuse corruption. »

A Lyon, il mène une existence de clochard.

Il y passera cependant une seule nuit délicieuse, seul, près du fleuve ; (Il ne sait plus lequel) dans une niche dans la muraille, avec des arbres et un rossignol au-dessus. (32, Quai des Étroits ?).

Initiation à l'amour. (1732)

A son retour chez Maman, il a 20 ans (1732). Il la retrouve, non plus à Annecy mais à Chambéry, ville dont il vante la douceur, car il se met à y enseigner, avec un certain succès, la musique à de charmantes élèves. Les mères lui font des avances très pressantes. Il y a une relative liberté des femmes mariées au XVIII^{ème} siècle. Constatant ce phénomène et le trouble où est Petit, Madame de Warens lui propose de l'initier à l'amour. JJ ne s'y attendait plus. Son désir s'est un peu estompé à cause de la routine provoquée par la cohabitation, des noms ridicules et incestueux de « Maman » et « Petit »...et de l'embonpoint qui, avec les années, altère les charmes de Françoise de Warens, « toujours belle ».

« Je l'aime, sans plus la convoiter » Mais il accepte et goûte un plaisir mêlé de remords et de réticence, et même, avoue-t-il, de « répugnance ».

Le secrétaire très particulier, régisseur, botaniste, Claude Anet « brave garçon rangé » est plus que jamais présent, et ils vont donc former, pendant plus d'un an, un ménage à trois, jusqu'à la mort tragique de ce dernier. Le personnage de Claude Anet figurera avec son nom dans « la Nouvelle Héloïse ».

JJ décide alors Madame de Warens à quitter l'appartement triste de Chambéry et ses rats, pour une maison enchanteresse aux Charmettes, tout près de Chambéry, mais avec un jardin en terrasse, dans un vallon, avec des vignes...

- LECTURE PAR YVES : *Confessions* livre VI : « Ici commence le court bonheur de ma vie...malgré mes malheurs »

Après cette période de pur bonheur, JJR entre dans un étrange état de langueur, qu'il soigne par une étude frénétique de la philosophie (Montaigne, Descartes, Pascal, et la philosophie politique) et des sciences.

Souffrant de palpitations, il s'auto-diagnostique un polype au cœur. Maman l'envoie consulter le docteur Fize à Montpellier. Il est si mal qu'exceptionnellement, il ne voyage pas à pied, mais en diligence, et c'est ainsi qu'il fait la connaissance de la bouillante Madame de Larnage (45 ans et dix enfants, alors que lui a 25 ans). Pendant quatre jours et cinq nuits, ils vont « jouir l'un de l'autre jusqu'à l'épuisement ».

« Je dois à Suzanne de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir ».

Se rappelant sa maladie, il consulte le docteur, qui lui conseille en riant de boire un bon verre de vin.

Rousseau a un coup de foudre...non pour les filles de Montpellier, mais pour le pont du Gard, qui lui fait abandonner sa promesse de retrouver Suzanne de Larnage à Bourg-St-Andéol

* LECTURE PAR YVES : Confessions livre VI : « Après un déjeuner d'excellentes figues... »

JJ décide de rentrer très vite aux Charmettes, imaginant la surprise et la joie de Madame de Warens. Stupeur, il y a quelqu'un dans le lit de Françoise de Warens, un garçon-coiffeur du nom de Wintzenried, un grand blond fade « au visage et à l'esprit plats », qui se vante d'avoir coiffé de cornes tous les maris de ses clientes, et se met à tout régenter dans la maison. Madame de Warens explique à JJ que cela ne change rien, mais Rousseau refuse cette fois le partage, ce qui blesse Madame de Warens, qui lui trouve très vite une place de précepteur à Lyon chez Monsieur de Mably.

Après cette piètre et brève expérience pédagogique, JJ revient aux Charmettes, où, terré dans sa chambre, il invente un nouveau système de notation musicale qui devrait tirer Maman de la misère.

JJ va le montrer à Paris.

C) La vie dans le monde. (1742-1749)

JJ propose son système de notation musicale à l'Académie qui l'évince au motif qu'un certain moine a déjà mis au point une notation musicale analogue (par chiffres). Il publiera quand même sa découverte.

Rousseau, qui prétend ne pas aimer cela, fréquente quand même les salons, notamment celui de la jolie Madame Dupin. (Qu'il échoue à séduire). Et là, il rencontre un certain M. de Montaigu qui recherche pour son frère, qui vient d'être nommé ambassadeur à Venise, un secrétaire qui parle bien l'italien. JJR a le profil souhaité et va devenir secrétaire d'Ambassade à Venise de juillet 1743 au mois d'août 1744.

C'est une période de travail, de gloire, de fête...On appelle Rousseau M. l'Ambassadeur, vu la paresse et l'incompétence de l'ambassadeur officiel.

Rousseau s'enthousiasme pour la musique italienne : Pergolese, Vivaldi, Tartini.... Mais sa mission tourne court, car Montaigu (frère) prend ombrage du charisme de son secrétaire, qui s'enfuit avant d'être brutalement congédié.

De retour à Paris, la déception de Rousseau est adoucie par les rencontres : deux surtout, fondamentales : celle de **Diderot**, plus jeune d'un an, qui va être son très grand ami pendant plus de quinze ans (en fait, il l'a connu avant de partir à Venise), et celle d'une lingère de vingt-trois ans aux doux yeux : **Thérèse Levasseur**, qui sera sa compagne jusqu'à son dernier jour.

Sa « seule consolation en cette vie » s'avère aussi être une présence ambiguë aux côtés de Rousseau, à double tranchant ou double visage, « janus bifrons ». Semi-débile, bavarde, menteuse, infidèle, et...accompagnée de sa famille de pique-assiettes. En même temps, s'affichant dévouée, soignant JJ.

Diderot, lui, ouvre à JJ les colonnes de l'Encyclopédie, qu'il a fondée avec d'Alembert. Rousseau sera chargé des articles sur la musique.

JJR fait aussi la connaissance de d'Alembert, Condillac, (non, il a connu Condillac en 1740 à Lyon) Grimm...et compose son opéra : « Les Muses Galantes », qui sera joué devant un Rameau très critique.

Un premier enfant naît, qui sera placé aux Enfants-trouvés comme 41% des enfants nés à Paris à cette époque. Il y en aura (soi-disant) cinq en tout. On n'en est pas sûr, ni si c'est vrai, qu'ils soient tous de Rousseau.

2 événements tristes : Le père de Rousseau meurt en 1747.

Et Diderot est incarcéré au donjon de Vincennes, pour sa « Lettre sur les aveugles... ». Rousseau écrit à Madame de Pompadour pour qu'on le libère, ou qu'on l'enferme avec lui.

II^{ème} période : l'écriture des principaux livres. Rousseau philosophe.

A) Les débuts de Rousseau en philosophie (1749-1756)

Enfin, Diderot bénéficie d'un régime de semi-liberté. JJ va le voir tous les deux jours (deux heures de route à pied) et l'étouffe dans ses bras. Un jour, chemin faisant, il tombe dans le « Mercure de France » sur le sujet proposé au concours de l'Académie de Dijon : il s'agit de chercher « si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ». Ce sujet le plonge dans un état d'exaltation intense, et Diderot l'encourage dans son projet enthousiaste de concourir, appuyant, semble-t-il, en tout cas ne le dissuadant pas dans son parti pris d'originalité.

1^{er} Discours sur les Sciences et les arts.

JJ adopte donc un point de vue assez inattendu et provocateur qui lui vaudra un beau succès de scandale. Dans ce premier discours, qu'il jugera par la suite sévèrement dans ses *Confessions* comme plus ardent que logique, il déplore la disparition de la vertu antique, en invoquant Socrate, dont il fait l'apôtre de la saine ignorance contre les vices des sophistes. Puis vient une prosopopée de Fabricius défenseur de Rome, qui regretterait s'il revenait « les toits de chaume et les foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu ».

Les sciences et les techniques aussi bien que les beaux-arts sont attaqués pêle-mêle comme expressions de la vanité humaine : « Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés. »

Dans une note de bas de page, Rousseau évoque ce que dit Montaigne des sauvages d'Amérique qui ne connaissent aucun de nos vices, même pas de nom.

Il déstabilise en iconoclaste la bonne conscience des Lumières, irrité par l'autosatisfaction des apôtres du progrès, et par le culte du paraître, l'hypocrisie sociale. L'amour-propre l'a emporté sur l'amour de soi, et bien sûr sur la pitié.

Mais déjà est épinglé le plus grand ennemi de Rousseau : « L'inégalité funeste introduite entre les hommes ». Il espère malgré tout en de sages législateurs, si les intellectuels pouvaient s'unir aux gens qui détiennent le pouvoir (cf. Platon)

Ce 1^{er} discours entraîne des polémiques et vaut à JJ sa réputation de passéiste et de misanthrope. JJ aimait d'ailleurs beaucoup la pièce de Molière et le personnage d'Alceste, auquel certains désormais l'identifient.

Il remporte le pris de l'académie de Dijon en 1750, et son Discours est publié en janvier 1751.

Deuxième Discours : Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.

Il faut chercher « quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ». Cette question est posée en 1753. JJ ne revient pas de l'audace de l'Académie de poser une telle question, faite pour lui, dirait-on.

Ce Discours apparaît comme la suite du précédent. Mais il est beaucoup plus riche. Le 1^{er} est un constat, le deuxième explique. JJR prétend y dévoiler la nature des hommes, pour montrer comment les soi-disant progrès l'ont défiguré. Mais ce n'est pas une démarche d'ethnologue avant la lettre, ni d'historien, il proclame : « Commençons par écarter tous les faits ». Il compare l'homme naturel et « l'homme de l'homme », mais l'homme naturel, l'homme sauvage est reconstruit de façon conjecturale en dépouillant l'homme de son état social pour retrouver l'homme à l'état de nature, « cet état qui n'existe pas, n'existera jamais, et n'a probablement jamais existé ». (Lettre à Christophe de Beaumont).

Contrairement à une idée reçue, JJR ne décrit pas un « bon » sauvage, mais, mais un être pré-moral, en deçà du bien et du mal, qui vit dans le présent, avec une raison embryonnaire. Un être qui vit à la façon d'un « animal stupide et borné » avant le passage à l'état civil (qu'il devrait bénir chaque jour).

L'homme est cependant distinct de l'animal par la PERFECTIBILITE, concept génial de Rousseau, c'est la faculté des facultés. Elle peut conduire l'homme dans les deux sens : le déclin ou le perfectionnement de l'espèce.

Notre nature peut se dénaturer comme elle peut nous permettre de construire une société meilleure. On a pu dire que le génie de JJR est de penser le développement amphibologique de la civilisation. L'homme est libre.

Il a pris un mauvais chemin. L'augmentation de la productivité du travail a entraîné l'exploitation des plus faibles par les plus forts, qui se sont approprié ce qui était à tous.

- LECTURE PAR YVES, du cas de l'imposteur (début de la seconde partie du 2^{ème} Discours : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi...* et que la terre n'est à personne.»

Voltaire, à qui JJR envoie ce Discours, répond avec mauvaise foi : « J'ai bien reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain. On n'a jamais employé autant d'esprit à vouloir nous rendre bête. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. »

Un autre événement oppose en 1755 Voltaire et Rousseau, c'est le tremblement de terre de Lisbonne.

Voltaire entreprend des élucubrations métaphysiques dans sa « Lettre sur la Providence », là où Rousseau se montre précurseur de l'écologie et de l'urbanisme, critiquant les constructions trop hautes (6 étages), trop rapprochées, sises dans des zones à risques : le désastre frappera surtout les plus pauvres. (Expliquer)

Mais JJR est heureux, car il est réintégré comme citoyen de Genève, (et réintégré aussi dans sa religion.)

Il aimerait rester à Genève, mais Madame d'Épinay lui a préparé un abri à Montmorency, près de la forêt.

B) L'Ermitage : période productive : les grandes œuvres de Rousseau. Julie ou la nouvelle Héloïse :

JJR est saisi de l'envie d'écrire un roman, mais qui ne soit pas mièvre. Il veut le construire autour d'une double figure féminine, celle de deux cousines, amies inséparables, Claire la blonde, et Julie la brune, unies d'une amitié sororale, d'une histoire d'amour passionnée (celle de Julie et de Saint-Preux, son précepteur, rendue impossible par leur différence sociale), et de la construction (par M. de Wolmar) de la petite communauté harmonieuse de Clarens, micro-société qui constitue un début de réponse aux problèmes de la société analysée dans le 2^{ème} Discours. Les gens y ont « un sentiment d'égalité ».

C'est l'époque où JJR tombe amoureux, vraiment amoureux (il avoue qu'il n'a pas ressenti vraiment d'amour, ni pour madame de Warens, ni pour madame de Larnage –relation purement charnelle- ni pour Thérèse), amour impossible pour Sophie d'Houdetot, qui a 27 ans quand il est un vieillard de 45 ans, et qui est follement amoureuse d'un autre (Saint-Lambert).

Julie va ressembler de plus en plus à Sophie, qui lui accorde de légères faveurs sans être infidèle. Amour platonique !

JJR a des problèmes de santé, de rétention urinaire, qui le contraignent à se faire sonder. Il souffre physiquement, et il souffre moralement

de sa passion sans espoir pour Sophie d'Houdetot, et des premiers tiraillements qui ont lieu avec ses amis.

Mais il publie sa «Julie, ou la nouvelle Héloïse » et sa « Lettre à d'Alembert sur les spectacles » La Nouvelle Héloïse connaît un immense succès. Les gens louent le livre. Les femmes pleurent et s'évanouissent.

Le projet de construction d'un théâtre à Genève, annoncé dans l'article « Genève » de l'Encyclopédie par D'Alembert le conduit en effet à réagir contre ce danger d'immoralité, et à vanter les fêtes populaires, dans cette « Lettre à d'Alembert sur les spectacles ».

Julie et la *lettre à d'Alembert* ont un grand succès, et rapportent à JJR mille écus. Julie surtout fait un triomphe.

JJR va donc poursuivre deux projets qu'il a depuis longtemps en tête, et en cours d'élaboration : *l'Émile*, un traité d'éducation, et le *Contrat social*, qui

- ➡ constituera le troisième volet de la réflexion sur la société entreprise dans les
- ➡ deux Discours, volet proprement politique.

Et son éditeur Rey lui demande d'écrire ses Mémoires (ce seront, mais plus tard, les *Confessions*.)

Or, les ennuis commencent vraiment pour Rousseau : la publication de *l'Émile* traîne, car la pédagogie non-directive qu'il y propose est aux antipodes de l'enseignement rigide des Jésuites, surtout à cause du chapitre IV qui s'intitule *La profession de foi du vicaire savoyard* où JJR s'en prend violemment aux théocraties, et même à toutes les religions institutionnelles, pour prôner la religion naturelle, que nous trouvons, non pas dans des livres ou des dogmes, mais dans la nature, dans notre cœur et dans notre raison.

JJR s'en prend aux miracles et aux dogmes, il ne croit pas que Jésus-Christ soit le fils de Dieu. Catholiques et protestants sont scandalisés.

« Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la nature, écoutez la voix intérieure, Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? »

L'Émile finit par paraître à Paris, mais dans un climat bizarre, sans grand succès ;

Quant au *Contrat Social*, livre essentiel pour Rousseau, qui rêvait d'écrire des « Institutions Politiques », il finit par paraître à Amsterdam, mais est interdit à Paris. Sur la lancée de son second *Discours*, il part de l'inégalité établie entre les hommes et de leur oppression : « l'homme naît libre, et partout il est dans les fers ». Il y propose aux hommes d'échanger leur liberté naturelle absolue contre la liberté civile, garantie par les lois. La loi protège le faible et opprime le fort, permettant de sortir de la loi de la jungle. Le peuple doit être à la fois sujet et souverain, en faisant prévaloir sur les intérêts égoïstes la Volonté Générale.

Le gouvernement idéal est donc la démocratie, mais c'est un régime propre à un peuple de dieux, car l'homme a tendance à vouloir « jouir des droits du citoyen sans vouloir remplir les devoirs du sujet ». Il y a un optimisme de Rousseau, mais pas une naïveté, pas d'irénisme. Car JJR ne fait pas de la Volonté Générale une panacée, une potion magique. Pourtant, elle est toujours droite.

*LECTURE PAR YVES : CONTRAT SOCIAL livre II, ch. III : Si la volonté générale peut errer : « il s'ensuit de ce qui précède...la volonté générale. »

Les volontés particulières subsistent, et tendent à entrer en contradiction avec la volonté Générale. Comme le gouvernement tend à entrer en conflit avec le Souverain. De plus, la démocratie est difficile à établir dans les états peuplés, car elle y exige une délégation de pouvoir, ce qui crée le risque de coupure entre le peuple et ses représentants, de trahison, de corruption.

*LECTURE PAR YVES : LE CONTRAT SOCIAL livre III, ch. XV : « la souveraineté ne peut être représentée...où le nom d'homme est en déshonneur »

Il faut un contrôle des représentants, et une possibilité de révocation.

JJR, de façon visionnaire, pense à la fois la démocratie et ses dangers. Toujours est-il qu'il faut aller dans CE sens : « trouver une forme d'association qui défende de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant ? » Tel est le problème fondamental dont le Contrat Social donne la solution. » Contrat Social : Livre 1, ch. VI

III^{ème} période : malheurs et défenses d'un solitaire. (1762-1778)

Censure et errances :

L'Émile et le Contrat Social sont brûlés à Genève, et en France, à Montlouis, Madame de Luxembourg prévient une nuit à 2h du matin JJ que son arrestation est imminente. Il fuit à Yverdon. (Sur le territoire de Berne), dont il sera chassé.

Il s'enfuit à Môtiers, (dans la principauté de Neuchâtel qui dépend du roi de Prusse, Frédéric II, qui est censé le protéger). Mais sa maison est lapidée, et lui-même est poursuivi à coups de pierre, et menacé de coups de fusil.

On le traque, on le reconnaît de loin, parce qu'il porte maintenant un habit arménien. Il est une cible de choix, traqué dans la campagne comme un loup-garou..

Il se sent à juste titre persécuté. Il se met à la rédaction des *Confessions*. Il découvre à cette occasion qu'il lui manque des lettres de 1756-1757, et se met à soupçonner d'Alembert de les lui avoir volées.

Il a d'authentiques ennemis, comme Voltaire, avec ses calomnies (Sentiments d'un citoyen) Voltaire qu'il avait commencé par admirer, mais aussi, il se brouille avec presque tous ses amis, dont il voit la main dans les malheurs qui le frappent. La brouille la plus douloureuse est celle avec Diderot, qui a écrit dans le fils naturel : « il n'y a que le méchant qui soit seul. »

Ses dernières années sont donc celles d'un fugitif, de plus en plus solitaire.

Il se réfugie dans l'île de Saint-Pierre, sur le lac de Bièvre, où il goûte quelques instants de paix et de bonheur.

- LECTURE PAR YVES (Rêveries du promeneur solitaire Vème promenade : p .114 gf : « Quand le lac agité ne permettait pas la navigation...P .115 : la suprême félicité »

Mais comme il est à nouveau sur le territoire de Berne, malgré les assurances qu'on lui avait données, il est expulsé sans ménagements le 27 octobre 1765.

Rêve un temps d'aller en Corse, pour lequel il a rédigé un projet de constitution, à la demande d'un certain Mathieu Buttafoco, qui se révèle être un aventurier. On lui dit aussi que le peuple en est « brutal et féroce ».

L'Angleterre.

En dernier recours, il se résout à accepter l'invitation de Hume en Angleterre.

Mais leur amitié se dégrade. Une lettre de calomnies circule là aussi, dans laquelle JJ soupçonne son « ami » d'avoir trempé. Hume lui obtient une pension du roi Georges III, que Rousseau finit par accepter, mais qui l'humilie profondément.

Le retour en France.

Après un an passé en Angleterre, JJR se sauve en France, où il va se cacher sous de fausses identités, à Amiens, et au château de Trye, chez le prince de Conti. Il est M. Jacques, puis Jean-Joseph Renou.

Il épouse à Bourgoïn le 30 août 1768 une Thérèse de plus en plus acariâtre, qui lui reproche âprement de fuir le devoir conjugal... Il herborise dans le Pilat.

Il rédige les 6 derniers livres des *Confessions* et reprend son nom.

Passé à la contre-offensive, il fait à Paris des lectures privées et publiques de ses *Confessions* que madame d'Épinay fait interdire en 1771.

Car dans les *Confessions*, il se met vraiment à nu, prétendant aller beaucoup plus loin que Montaigne dans ses « Essais », et révèle des secrets que certains redoutent.

Dernières œuvres, et derniers moments.

De 1772 à 1774, il compose ses Dialogues : « Rousseau juge de Jean-Jacques » où il se justifie vivement, disant : « je consentirais sans peine à ne point exister dans la mémoire des hommes, mais je ne puis consentir... à y rester diffamé ».

En 1776, il veut déposer directement son livre sur le Grand-autel de Notre-Dame, mais la grille est fermée. Dieu l'a-t-il abandonné ? Il confie son manuscrit à Condillac, seul ami qui ne l'a pas trahi.

Puis il commence ses *Rêveries du promeneur solitaire* composées de 9 promenades et une dixième inachevée. Promenades extérieures et intérieures. Récit de sa chute à Ménilmontant.

Il est invité à Ermenonville par le marquis de Girardin, et s'y rend le 20 mai 1778. Il fréquente le parc, et Thérèse fréquente les palefreniers.

Le 30 mai, il apprend la mort de Voltaire à Paris.

Le 2 juillet, il rentre fatigué de sa promenade. Thérèse lui prépare un bouillon, et le fait asseoir. Mais il glisse sur le sol, sa tête saigne. Thérèse hurle et s'évanouit. JJ meurt, non sans avoir demandé qu'on l'autopsie.

Quelques jours après sa mort survient à Ermenonville un jeune homme de vingt ans, exalté, qui se jette en larmes sur le seuil de la maison de Rousseau.

11 ans plus tard, ce jeune homme devenu trentenaire et avocat, et élu aux États généraux, écrit une « Dédicace aux mânes de Rousseau » où il le qualifie d'homme divin :

« Homme divin, tu m'as appris à me connaître : bien jeune, tu m'as fait apprécier la dignité de ma nature et réfléchir aux grands principes de l'ordre social... Je veux suivre ta trace vénérée, dussé-je ne laisser qu'un nom dont les siècles à venir ne s'informeront pas ; heureux si dans la périlleuse carrière qu'une RÉVOLUTION INOUIË vient d'ouvrir devant nous, je reste constamment fidèle aux inspirations que j'ai puisées dans tes écrits. »

Il s'appelle Maximilien Robespierre.